Document generated on 10/12/2024 2:22 a.m.

Liberté

Son ennemi le soleil était enfin vaincu. Proust au cinématographe (2)

Robert Lévesque

Number 316, Summer 2017

URI: https://id.erudit.org/iderudit/85736ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lévesque, R. (2017). Son ennemi le soleil était enfin vaincu. Proust au cinématographe (2). *Liberté*, (316), 68–70.

Tous droits réservés © Robert Lévesque, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ROBERT LÉVESQUE

LE LECTEUR IMPUNI

PROUST AU CINÉMATOGRAPHE (2)

Son ennemi le soleil était enfin vaincu

La non-aventure de Proust au cinéma, suite et fin.

Mal assis, son plastron de chemise empesé qui devait bomber et lui irriter le cou, Marcel Proust avait donc en poche, ou sur les genoux, un exemplaire des *Fleurs du mal* que venait de lui remettre son ami de dix-neuf ans, Marcel Plantevignes, et voilà que ce soir de septembre 1908 dans la salle du casino du Grand-Hôtel de Cabourg il put voir à l'écran de tissu tendu lors d'une séance de cinématographe *Promenade dans la Venise du Nord,* des vues, des habitants, des pierres de la vieille ville de Saint-Omer en Artois…

Pour le reste, étaient-ce, au programme de la soirée, quelques-unes de ce que l'on avait appelé « les vues Lumière » tournées par centaines à travers le monde, un vieux stock de bobines retrouvé dans un hangar? Une *Promenade des éléphants à Phnom Penh,* un *Défilé de l'artillerie turque,* une *Querelle de matelassières* ou alors quelques-uns de ces sketchs de « Foottit et Chocolat » en voici en voilà? Les opérateurs des Lumière filmèrent en 1899 au Nouveau Cirque de la rue Saint-Honoré un numéro de ce duo de clowns (un Anglais et un Cubain) qui avait pour titre *Chaise en bascule* (je le visionne sur le site du collège Édouard-Lucas d'Amiens) et où, en 41 secondes, Foottit et Chocolat font tout ce qu'il ne faut pas faire avec une chaise. Si l'élégant et inconfortable spectateur Proust a vu ce court métrage là, ce soir de septembre 1908 à Cabourg, m'est avis qu'il aura dû se sentir… concerné par le sujet, ce petit métrage muet serait… *venu le chercher…* comme disent les laconiques de notre époque, il aurait ri.

On peut plus justement penser que, si curieux d'elles, tant séduit par les têtes d'Europe le moindrement couronnées, Proust aurait été fort intéressé par le visionnement ce soir-là de *Cortège au mariage du prince de Naples,* mais alors aurait-il osé évoquer un guignol? Il aurait pu aussi, lui qui aimait tant les trains et les gares jusqu'à en collectionner les Indicateurs annuels des grandes compagnies, s'exciter à la vue de *Départ de Jérusalem en chemin de fer (panorama).* J'aimerais l'apercevoir, les yeux mi-attendris, mi-rieurs sous sa fine moustache noire, devant le déroulé de la pellicule de *M. le Président à l'hôpital militaire écoutant le compliment d'une petite fille* (serait-ce le président Fallières qui écoute la gamine, ce président de gauche mais effacé que l'on voit dans *Paris 1900* de Nicole Védrès, film de montage réalisé en 1948 avec un stock d'images prises par des opérateurs anonymes, bouts d'archives sans Proust – qu'on n'aura jamais filmé, Sacha Guitry (qui n'était pas de ses proches) n'ayant pu le considérer suffisamment pour l'inclure dans *Ceux de chez nous,* documentaire patriotique de 44 minutes que le dramaturge (futur cinéaste d'importance) tourna en 1914 et 1915 avec, entre autres gloires à montrer au nom de la grandeur française, Rodin, Monet, Degas, Saint-Saëns, son père Lucien et puis la Divine *herself,* ce beau monde convoqué à se pavaner, mais pas lui. Proust d'ailleurs (si occupé à son œuvre) aurait-il accepté de s'exprimer devant une caméra, de marcher devant elle, d'aller vers elle, de faire comme si? Rien n'est moins sûr… Mais en février 2017, découverte aux archives de Bois d'Arcy, on le voit quelques secondes sortant d'un mariage à l'église de la Madeleine, ce serait donc : Proust descendant un escalier? – Dans le film de Nicole Védrès, il n'apparaît que peint, sur une huile, celle si délicate et célèbre de son ami Jacques-Émile Blanche.)

Las, cessons la parade, puisque tout cela – fors la projection de *Promenade dans la Venise du Nord* – n'est qu'imagination de ma part, délire de chroniqueur, car le Proust de septembre 1908 en villégiature dans le nord-ouest de la France est une terre d'images laissées en jachère et utiles à mes divagations et fantasmes d'écrivain comme tant d'autres, les proustophiles, les proustophones, les proustolesques ou les proustolâtres…

Dans le premier des *Cahiers Marcel Proust,* celui édité par la NRF du temps où Gaston Gallimard tenait librairie au 3 de la rue de Grenelle, cahier paru en 1927 cinq ans après la mort de l'immense écrivain (cette livraison étant, en fait,

la réédition du numéro spécial que la *NRF* avait publié en vitesse le 1er janvier 1923, un mois et demi après la mort de Proust), on trouve – et on s'en étonne – un texte de Philippe Soupault titré *Marcel Proust à Cabourg.* Soupault avait vingt-cinq ans lorsqu'il a écrit cet article, c'était une commande de la part de Jacques Rivière ; on lui demandait de se remémorer l'été de ses quinze ans (en 1912) où, au Grand-Hôtel de Cabourg, il avait pu observer cet étrange type devenu depuis le fameux Marcel Proust, qui n'était alors que le fils d'un célèbre médecin ayant publié en édition de luxe mais sans succès *Les plaisirs et les jours,* écrit des comptes rendus de soirées et rapporté des rumeurs de salons (il était *un soiriste*) dans les pages du *Figaro.* C'était un homme *indéfinissable,* écrivit Soupault, « tout l'hôtel répétait à l'envi qu'il avait loué cinq chambres, au cinquième, l'une pour y habiter, et les plus voisines pour y enfermer le silence ». En lisant ce papier de Soupault (auquel il faut comparer le témoignage de Léon Pierre-Quint qui, dans *Marcel Proust, sa vie, son œuvre* paru en 1925, parle de quatre chambres louées : « Encore changeait-il continuellement de chambre, l'orientation ou l'exposition de celle qu'il habitait ne lui convenait jamais »), on peut avoir une certaine idée des habitudes du gentleman Proust absolument atypique et un portrait assez précis de celui qui fut, un soir, simple spectateur accompagné d'un grand adolescent, invité au même titre que toute la clientèle de l'établissement à assister à une *séance de cinématographe* dans la salle de l'ancien casino du Grand-Hôtel…

« Vers six heures du soir à Cabourg, au moment où le soleil disparaît, écrit le jeune Soupault, on apportait sur la terrasse du Grand-Hôtel un fauteuil en rotin. Pendant quelques minutes, on attendait. Puis Marcel Proust s'approchait lentement, une ombrelle à la main. Il attendait encore sur le seuil de la porte la tombée de la nuit. Son ennemi le soleil était enfin vaincu. En passant près de son fauteuil, les garçons marchaient sur la pointe des pieds, se parlaient par signes, craignaient de casser les verres. De sa voix douce, presque doucereuse, il parlait d'abord du temps, *comme les Anglaises,* disait-il, puis de ses maladies, ses *compagnes chéries.* » Léon Pierre-Quint le confirme, qui nous dit qu'il était « connu pour le monsieur à l'ombrelle, dont le soleil était le pire ennemi », et il ajoute : « Les habitués de l'hôtel (mieux peut-être que ceux qui l'approchaient) pressentaient dans ces habitudes autre chose que des manies ; elles avaient de la grandeur et, sans sourire, même les garçons le respectaient. »

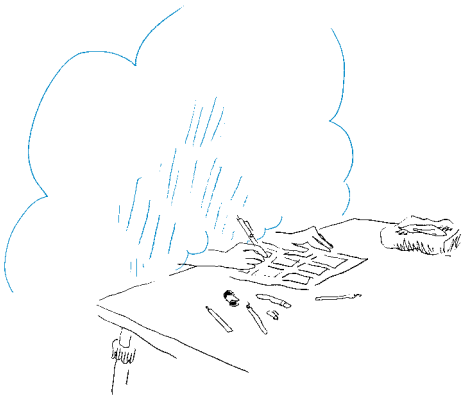
Soupault, qui n'a jamais revu Proust après cet été de 1912, terminait ainsi son texte : « En 1914, je reçus un gros livre : c'était *Du côté de chez Swann.* Je le savais plus souffrant, je n'osais aller le voir. On commençait à parler de ses livres. On s'exclamait. J'ai peur du génie. Le souvenir que j'ai gardé de lui était plus silencieux que la renommée. »

S'asseoir. Se taire. Si la chaise droite l'insupportait, l'obligation au silence devait l'aigrir. Au théâtre, où Proust allait souvent depuis l'âge de dix ans, on pouvait arriver en retard, causer, se montrer, faire des rencontres, éventuellement s'intéresser à la pièce jouée et qui plus est se passionner pour un acteur, une actrice (les pages de la *Recherche* sur la Berma – Sarah Bernhardt et Réjane – jouant le rôle de Phèdre sont sublimissimes). Dans ce même numéro des *Cahiers Marcel Proust,* Henri Bardac, ami de Proust et de Reynaldo Hahn, a laissé un témoignage assez chou à propos de l'attitude du romancier devant un spectacle. Il l'avait observé durant le gala célébrant la signature de la paix en 1918, c'était une soirée au Palais-Garnier où l'on donnait une représentation d'*Antoine et Cléopâtre* : « Quand nous arrivâmes ce soir-là à l'Opéra, il était déjà très tard. Proust s'assit tout au fond de la loge, à une place d'où l'on distinguait fort peu la salle, et, je crois, pas du tout la scène. Pendant tout le temps que dura la représentation, il ne cessa de s'entretenir à voix basse avec les personnes placées devant lui ainsi qu'avec moi. Il en fut de même aux entractes, si bien que le peu d'attention accordée en apparence par lui à ce qui se passait me fit lui reprocher, quelques jours après, de s'être montré bien distrait et peu attentif au spectacle. Je vis briller cette flamme joyeuse qui traversait son regard quand Proust s'amusait de quelque chose. Les mains levées en manière de protestation, d'une voix faussement indignée mais sincèrement moqueuse, il m'accusa de dureté, et, par le moyen d'un discours où il était question tout ensemble de Shakespeare, du jeu de Mme Rubinstein, d'une intonation de M. de Max, de l'éclairage dans la scène du banquet, de propos tenus dans une loge voisine, de menus incidents survenus parmi les spectateurs, il me donna, en même temps qu'une leçon, la preuve qu'il avait recueilli jusqu'aux plus infimes détails de cette soirée. »

« Quand nous arrivâmes ce soir-là à l'Opéra, il était déjà très tard. Proust s'assit tout au fond de la loge, à une place d'où l'on distinguait fort peu la salle, et, je crois, pas du tout la scène. »

Léon Pierre-Quint témoigna lui aussi de cette attitude ou posture de guetteur absolu (veilleur de nuit, sentinelle, vigie) lorsqu'en 1928 il écrivit ses frais souvenirs de Proust : « Quand il allait au théâtre, il se rendait fréquemment chez Weber. Il discutait avec précision la pièce qu'il venait de voir, au grand étonnement de l'ami qui l'avait accompagné. Pendant tout le spectacle, il n'avait regardé que la salle, les loges, les gens, la nouvelle robe de la grande-duchesse Wladimir, la présence inattendue de Porto-Riche auprès de Mme **. Il avait paru tout écouter, sauf ce qui se passait sur la scène, et il avait cependant tout entendu. »

Je pourrais conclure (mais on ne conclut jamais quoi que ce soit avec Proust) que le cinématographe n'était pas



— Hum. L'écran de déprime est crissement épais aujourd'hui.

fait pour lui puisque sa fréquentation l'aurait condamné à l'immobilité assise et à un certain silence plus ou moins de rigueur, plus qu'au théâtre où l'on allait se montrer et deviser volontiers, et que ces séances de cinéma sans décorum allaient devenir un art (a-t-il pu le sentir ainsi ?) à la fois strict et populaire, pas assez mondain, pas assez vivant, sans rumeur, sans rite. On ne s'y rencontrait pas. On était privé de loges. Il y avait des bruits, ceux des bruitistes dissimulés derrière l'écran. Un pianiste – seule âme – s'esquintait à improviser une musique de circonstance quand ce n'était pas un bonimenteur qui vous expliquait les évidences de l'action.

Pour tenter de comprendre cette réticence au *guignol cinématographique* sortant d'*un appareil morne et magique,* faisons appel à un contemporain de Proust, un écrivain aussi important que lui, un monstre sacré de la littérature qui, lui aussi, Franz Kafka, avait une certaine retenue face au cinématographe. Dans ses *Conversations avec Kafka,* Gustav Janouch, qui avait rencontré le romancier de *La métamorphose* en mars 1920 à l'Office d'assurances ouvrières contre les accidents à Prague (Janouch a alors dix-sept ans, c'est son père qui lui présente le collègue Kafka) et qui, aussitôt fasciné par cet homme (Kafka a trente-sept ans), le fréquentera assidûment durant ses dernières années praguoises, le questionnant, buvant ses paroles, les notant, rapportant fidèlement ses dires. Max Brod et Dora Dymant, la dernière compagne de l'écrivain, ont reconnu la justesse de ces propos qui furent publiés en 1951 à Prague, puis republiés chez l'éditeur Maurice Nadeau en 1978, traduits par Bernard Lortholary.

À propos du cinéma, Kafka expliquait au jeune Gustav Janouch (son Plantevignes ?) : « Il est vrai que c'est un jouet magnifique. Mais je ne le supporte pas, peut-être parce que je suis trop visuel. Je suis un de ces êtres chez qui prime la vue. Or, le cinéma perturbe la vision. La rapidité des mouvements et la succession précipitée vous condamnent à une vision superficielle de façon continue. Ce n'est pas le regard qui saisit les images, ce sont elles qui saisissent le regard. Elles submergent la conscience. Le cinéma contraint l'œil à endosser un uniforme, alors que jusqu'ici il était nu. » Janouch va lui répliquer : « C'est une affirmation terrible… L'œil est la fenêtre de l'âme, comme le dit un proverbe tchèque. » Et Kafka acquiesce, mais il ajoute : « Les films sont des volets de fer. »

Contrairement à Marcel Proust, Franz Kafka allait souvent au cinéma avec son ami Max Brod, surtout durant leurs voyages à l'étranger, cependant il n'en nota à peu près rien qui vaille dans son *Journal.*

Kafka et Proust sont morts au temps du muet, au début de la décennie où Fritz Lang allait tourner *Metropolis* et *M le maudit,* où Poudovkine réaliserait *La mère* et René Clair *À nous la liberté,* où Pabst nous emmènerait dans *La rue sans joie* et Josef von Sternberg chez *L'ange bleu,* où Buñuel imaginerait *L'âge d'or,* où Mizoguchi signerait *Ainsi va la vie* et Teinosuke Kinugasa *Une page de folie…*

On peut être Proust et Kafka et, flûte !, rater des plaisirs imminents, encore inconnus, comme en ratent ceux qui, ayant quitté la table trop tôt, mal assis ou l'œil en fuite, n'auront pas su qu'arriveraient, poussés sur une table roulante, après les poires et les fromages, des miracles de desserts, par exemple et tout simplement une glace au miel et à la gentiane… une odeur qui aurait pu provoquer chez le Narrateur de la *Recherche,* depuis son nez et jusque dans le tréfonds de son cœur, le souvenir d'un bel instant, profondément, un goûter léger servi un après-midi dans la chambre de la tante Léonie à Combray… un séjour tendre et ancien avec sa grand-mère au Grand-Hôtel de Balbec, quelque « vase rempli de parfums, de sons, de projets et de climats », quelque chose d'une heure ancienne revenue, une heure qui n'était pas qu'une heure… de la matière envolée que Marcel Proust, alité volontaire, grand rapporteur, entouré de feuillets en bataille, va saisir dans toutes les nuances les plus fugaces de sa sensibilité et de sa mémoire, s'emparant à rebours de tout le réel, à Iliers, à Paris, à Cabourg, au Ritz, à l'Opéra, au Musée du Jeu de paume, au casino, au théâtre, au Bois, au bas de l'avenue Gabriel entre le Guignol et le manège aux chevaux de bois, chez Otto le photographe mondain de la place de la Madeleine qui excellait à retoucher les clichés, à la bibliothèque Mazarine où il alla si peu travailler, dans sa chambre aux rideaux bleus et clos qui fut la même partout quelles qu'en soient la rue et l'adresse, au tennis du boulevard Binneau, en paletot de vigogne gris perle doublé de satin parme devant la mer atlantique, assis sur un fauteuil en rotin sur la terrasse de l'hôtel quand le soleil s'est couché, mais jamais au cinématographe où il détesta une fois pour toutes l'arrangement en alignement des chaises cannées que la direction de l'établissement fit installer un triste soir de septembre 1908 dans la salle du vieux casino qui jouxtait le hall du Grand-Hôtel de Cabourg. L

◆ **Robert Lévesque** est écrivain. Son dernier ouvrage, *Vies livresques,* est paru chez Boréal l'automne dernier (2016), dans la collection « Papiers collés ». Il dirige également chez le même éditeur la collection « Liberté grande ».

DESSIN : JIMMY BEAULIEU